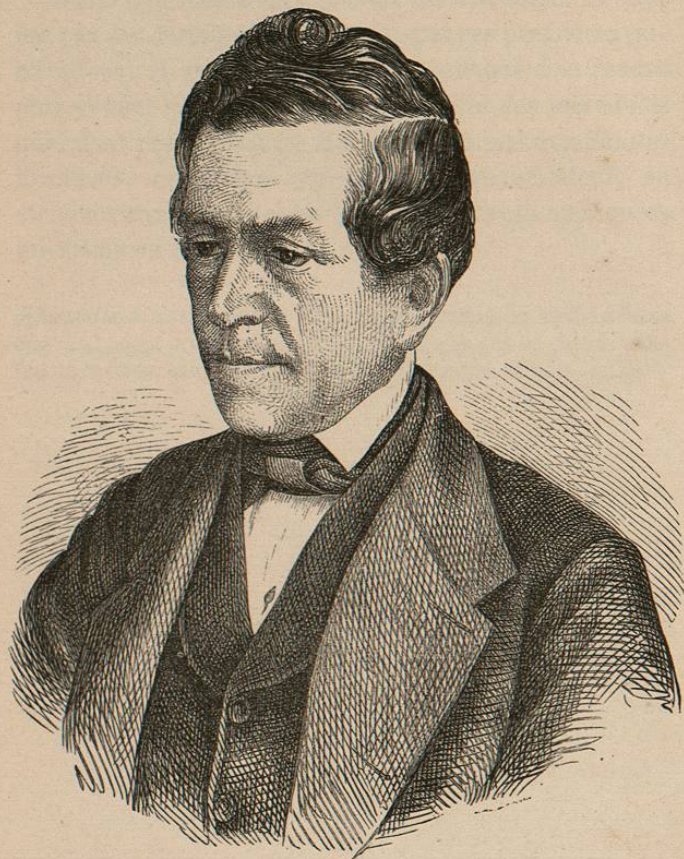


## CHAPITRE VI.

DAVID STRAUSS ET L'INTERPRÉTATION MYTHIQUE  
DU NOUVEAU TESTAMENT.

46. — Le docteur Strauss.

David-Frédéric Strauss, le plus fameux champion du mythisme biblique, était né à Ludwigsbourg en Wurtemberg, le 27 juin 1808; il y est mort le 8 février 1874<sup>1</sup>. C'est le théologien critique le plus célèbre de notre siècle; au delà du Rhin, on l'a souvent appelé « l'Antéchrist<sup>2</sup>. » Le talent ne lui a pas manqué, mais si son nom a retenti en tous lieux, c'est bien moins à cause de son mérite littéraire, à peu près nul dans l'ouvrage qui a créé sa réputation néfaste, qu'à cause de la hardiesse de ses négations et de l'audace sans limites de son impiété. Il en est trop souvent des critiques comme des conquérants; plus ils font de ravages, plus aussi ils font de bruit. Fils d'un petit négociant peu habile en affaires, mais piétiste intolérant, le jeune David n'eut guère de sympathie ni d'affection pour l'auteur de ses jours. Un

<sup>1</sup> Voir, Figure 46, le portrait de Strauss, d'après sa photographie.

<sup>2</sup> A. Hausrath, *D. Frd. Strauss*, 2 in-8°, Heidelberg, 1876-1878, t. 1, p. 16.

lied d'une gracieuse simplicité, composé dans sa jeunesse, garde le souvenir de la maison paternelle :

O tilleul, ô tilleul odorant,  
 Vous êtes pour moi comme un rêve d'enfance,  
 De cette enfance où je vous retrouve toujours.  
 Comme j'aime passionnément le tilleul !  
 La maison de mon père était placée  
 A l'ombre d'un tilleul<sup>1</sup>.

S'il aima le tilleul paternel et les souvenirs qu'il lui rappelait, ce fut cependant sa mère qui plus tard lui fut chère par-dessus tout; il lui consacra en 1858, lorsqu'elle n'était plus, son opuscule : *A la mémoire de ma mère*, écrit pour le jour de la confirmation de sa propre fille et pour ses petits-enfants. Il y dit en parlant de ses années d'université :

Au commencement, c'est mon père qui m'écrit, et ma mère ne fait qu'ajouter à ses lettres des post-scriptum plus ou moins étendus; mais avec les années les choses changent peu à peu, et c'est ma mère qui devient la principale correspondante. La mère et le fils se rapprochaient d'une manière toujours plus intime; en suivant mon propre développement et plus tard mes luttes, elle recommençait, pour ainsi dire, sa propre éducation... Le moyen qu'elle employait pour maîtriser son cœur dans tous les chagrins et dans tous les mécomptes, c'était une activité ininterrompue dans l'accomplissement du devoir,

<sup>1</sup> *Die Linde*, dans Ed. Zeller, *D. Frd. Strauss in seinem Leben und seinen Schriften*, in-8°, Bonn, 1874, p. 14. Sur le père de Strauss, voir ce qu'en dit Strauss lui-même, *Essais d'histoire religieuse*, trad. Ritter, in-8°, Paris, in-8°, 1872, p. 173-174, 181-182.

jointe à une foi inébranlable en une Providence sage et bonne, qui, à condition que l'homme s'y emploie dans la mesure de ses forces, fera tourner en définitive toutes choses au bien. C'était là au fond toute sa religion, une religion d'activité consciencieuse et de foi confiante. A cet égard aussi, mon père était bien différent. Une telle religion ne lui suffisait pas, parce que lui-même ne suffisait pas à une telle religion. Il savait si bien ce qu'il laissait à désirer dans l'accomplissement du devoir qu'il lui fallait absolument quelque chose pour remplir cette lacune. C'était la mort rédemptrice du Christ, en la vertu expiatoire de laquelle il se confiait. Croire une fois pour toutes avec une inébranlable fermeté lui était plus facile que de recommencer chaque jour la lutte contre ses penchants et ses passions. Ma mère s'égayait du gros bagage domestique qu'il traînait derrière lui, tandis que sa foi, à elle, était si succincte et si simple. Tandis que mon père se perdait en sombres spéculations sur la nature divine du Christ, sur le mystère de sainteté caché dans son nom, sur la vertu expiatoire de son sang, ma mère voyait simplement en lui un être sage, envoyé de Dieu, un homme vertueux<sup>1</sup>.

Ainsi, c'est au foyer domestique, dans le sein de sa famille, que nous découvrons les premiers germes de l'incrédulité de Strauss. Ils sont semés inconsciemment dans sa jeune âme, au spectacle de ces deux vies si différentes d'un père croyant sans vertus et d'une mère vertueuse sans croyances. Toutefois ces germes ne devaient se développer que dans la suite du temps. Pendant ses années d'étude, Strauss pécha d'abord par excès de crédulité. L'école romantique était encore dans

<sup>1</sup> *Ma mère*, dans les *Essais d'histoire religieuse*, p. 187.

tout son éclat en Allemagne. La jeunesse des universités avait le culte du moyen âge, comme de Schiller et de Goethe. Novalis chantait alors des *lieder* en l'honneur de la Vierge Marie; Tieck peignait dans *Octavianus* et dans *Genovefa* la foi ardente du vieux temps de la chevalerie; Amédée Hoffmann faisait revivre dans *Bruder Medardus* l'ancienne église catholique et les terreurs qu'inspirait le diable aux Germains d'autrefois<sup>1</sup>. Les jeunes gens s'enivraient de ces souvenirs et Strauss plus que personne. On formait partout des associations en l'honneur du moyen âge, de son art, de sa poésie, de sa mystique. Tubingue avait son conventicule romantique et le jeune David en était l'âme. On s'y nourrissait surtout de Tieck. Ses goûts poétiques et mystiques jetèrent l'étudiant souabe dans la lecture de Jacob Böhme, le théosophe: « J'avais jusqu'alors, par suite de mon éducation religieuse, raconté Strauss lui-même, cru avec une simplicité d'enfant à la Bible comme à la parole de Dieu; j'accordai maintenant aux aphorismes de Jacob Böhme une foi surnaturelle aussi vive que l'ait fait aucun croyant aux prophètes et aux Apôtres; que dis-je? sa science me semblait parfois plus profonde, le caractère d'une révélation immédiate me paraissait en lui plus évident que dans la Bible même<sup>2</sup>. »

Strauss ne se borna pas aux livres de théosophie. Il y avait alors en Allemagne comme une épidémie de magnétisme, provoquée par la philosophie de la nature de

<sup>1</sup> A. Hausrath, *D. F. Strauss*, t. I, p. 20.

<sup>2</sup> *Friedl. Blätter*, 12; A. Hausrath, *D. F. Strauss*, t. I, p. 23.

Schelling, enseignant que la frontière entre la vie consciente et inconsciente ne saurait être déterminée. On ne parlait partout que de somnambules, de voyants, de songes, de pressentiments, de la pile de Volta, de galvanisme, de phénomènes magnétiques, du baquet de Mesmer. L'Académie de Munich avait fait de Mesmer un de ses membres. Eschenmayer, un professeur de Tubingue, était le prophète de la magie nouvelle, comme on l'appelait. Kerner avait écrit son *Histoire de deux somnambules* (1824) qu'on lisait avec passion. Tout cela justifiait les théories de Schelling en montrant que les limites entre le monde visible et le monde invisible sont réellement indéfinies.

Le jeune Strauss n'échappa point à la contagion. Il a raconté comment, brûlant d'envie de voir une sorcière, il était parti de Tubingue, un beau jour de février, par un froid violent, pour aller avec quelques camarades, à plusieurs lieues de là, voir une devineresse de passage. En route, un des jeunes voyageurs eut les mains gelées et perdit connaissance. On eut beau faire, on ne put le guérir. Il fallut s'arrêter et le coucher. Point de médecin pour lui donner les soins nécessaires. Mais il y avait heureusement un berger :

Un berger, habile en l'art des cures merveilleuses, comme cela promettait, dans notre état présent d'esprit! Le berger vint; c'était un homme d'âge mûr, de taille moyenne, avec un visage intelligent et honnête. A notre demande s'il pourrait remettre notre ami sur pied, pour qu'il fût en état de continuer la route avec nous, il répondit en souriant : Il sera bientôt le plus frais et le mieux portant. Il prit aussitôt les

mains du malade sous la couverture, les frota à plusieurs reprises avec les doigts, en murmurant quelques paroles et les remit ensuite sous la couverture. Qu'on en pense ce qu'on voudra, ce qui est certain, c'est que tout au plus cinq minutes après, notre ami se leva, regarda tout autour remis et bien dispos et assura que pendant les manipulations du berger il avait eu le sentiment comme si la douleur sortait de ses mains par l'efficacité de la friction, et non seulement de ses mains mais de tout son corps. Remplis d'enthousiasme, nous nous mîmes à boire avec le malade si promptement guéri, ayant au milieu de nous le berger qui nous gagna complètement par ses discours nourris et par ses idées pleines de bon sens, au point qu'en le quittant, je lui offris avec un respect à demi superstitieux une cravate de soie que je portais au cou et qui m'aurait été très utile pour la suite du voyage, par un si grand froid<sup>1</sup>.

Le souvenir de cette cravate de soie tant regrettée dut revenir souvent à la mémoire de Strauss, pendant qu'il écrivait la *Vie de Jésus*, et il s'imagina sans doute que les auteurs des Évangiles, racontant des miracles, n'étaient que des gens crédules tel qu'il l'était alors.

A la même époque, on parlait beaucoup à Tubingue de la somnambule que Justinus Kerner, « le mage de Weinsperg, » a rendu célèbre sous le nom de *Voyante de Prévorst*<sup>2</sup>. On racontait d'elle les choses les plus extraordinaires. Strauss alla la visiter. « Nous ne pûmes

<sup>1</sup> *Friedl. Blätter*, 14; A. Hausrath, *D. F. Strauss*, t. 1, p. 25-26.

<sup>2</sup> Sur la Voyante de Prévorst, on peut voir ce qu'en a dit Strauss dans *Justinus Kerner (Essais d'histoire religieuse)*, trad. Ritter, p. 307-308).

douter, a-t-il dit plus tard; en décrivant ce qu'il avait vu, que nous n'eussions véritablement devant nous une Voyante, qui vivait en communication avec un monde supérieur. » Hélas! elle lui fit une prédiction qui ne se réalisa point.

Bientôt, continue Strauss, Kerner se prépara à me mettre en rapport magnétique avec elle. Je ne me souviens pas d'un autre moment pareil dans ma vie. Ferme et convaincu que, dès que je mettrais ma main dans la sienne, toutes mes pensées, tout mon être seraient à nu devant elle, sans pouvoir rien retenir, rien dérober, si j'avais en moi quelque chose à cacher; lorsque je lui donnai la main, j'éprouvai l'impression d'un homme qui sentirait le plancher disparaître sous ses pieds et qui s'enfoncerait dans le vide. Du reste je supportai bien l'épreuve: elle fit l'éloge de ma foi et j'ai souvent raillé depuis Kerner à qui la Voyante avait répondu, quand il lui avait demandé quel était le trait caractéristique de ma foi: « C'est qu'il ne pourra jamais la perdre<sup>1</sup>. »

Si Strauss se moqua depuis de la réponse de la somnambule, il ne s'en moqua point alors; non seulement il crut, mais il se fit l'apôtre du mage de Weinsberg et de sa Voyante. « Je rencontrai Strauss, a écrit son ami Vischer, quand il revenait de sa première visite chez Kerner;... il était comme électrisé, il n'aspirait qu'à jouir des visions crépusculaires des esprits; s'il croyait remarquer dans une discussion la plus légère trace de

<sup>1</sup> *Friedl. Blätter*, 16; Hausrath, *D. F. Strauss*, t. 1, p. 28.

rationalisme..., il contredisait avec véhémence et traitait de païen et de Turc quiconque refusait de le suivre dans son jardin enchanté<sup>1</sup>. » Le miracle lui était alors si peu antipathique qu'il croyait vivre constamment dans le surnaturel<sup>2</sup>. Mais gare à la réaction! Quand elle éclatera, il sera d'autant plus hostile à toute espèce de prodige qu'il rougira d'avoir été dupe d'un berger et d'une somnambule. Comme Paulus abhorrait les visions fantastiques dont son père avait été la victime et comme ce souvenir lui inspirait une vive répulsion pour tout ce qui sortait du domaine naturel, de même Strauss éprouvera le plus profond éloignement pour tout ce qui lui rappellera la crédulité de sa jeunesse.

Ce qui commença à changer les tendances mystiques du jeune David, ce fut l'étude de la *Dialectique* de Schleiermacher. Quand il arriva, en 1825, à Tubingue, pour faire ses cours de théologie, les professeurs de l'Université combattaient vivement Schleiermacher, et l'esprit de contradiction portait les élèves à lire les écrits censurés par leurs maîtres. Schleiermacher était le théologien de l'école romantique comme Schelling en était le philosophe. Dans son état d'esprit, Strauss devait donc être attiré vers lui. Christian Baur, le futur fondateur de l'école de Tubingue, que le jeune Souabe avait déjà eu pour professeur au petit séminaire de Blaubeuren, lui signalait maintenant, dans ses leçons, des analogies entre le Christianisme des gnostiques et

<sup>1</sup> Vischer, *Kritische Gänge*, t. 1, p. 94; Hausrath, *D. Fr. Strauss*, t. 1, p. 29.

<sup>2</sup> Hausrath, *D. Frd. Strauss*, t. 1, p. 29.

celui du théologien novateur : nouvelle raison de lire et d'étudier Schleiermacher. Strauss s'y porta donc avec ardeur et il y rencontra l'écueil de sa foi. Racontant lui-même ses premières années à Tubingue, il dit :

Nous lûmes Kant et l'âpreté de la pomme dans laquelle nous mordions nous fit faire la grimace. Nous lûmes Jacobi : c'était un fruit plus doux au palais, et nous pensâmes que si c'était là de la philosophie, nous pourrions y arriver. Nous lûmes Schelling, et l'on sait que celui qui a le talent d'enflammer les jeunes esprits, et surtout de jeunes esprits élevés comme nous l'avions été, celui-là devient leur maître. Schelling était donc alors notre héros... Plus tard le brouillard mystique de cette philosophie disparut sous les rayons du soleil levant de Schleiermacher... S'il y a des livres qui se rapprochent pour l'esprit et pour le ton des œuvres de Schelling..., ce sont bien les ouvrages de Schleiermacher, où, jeune enthousiaste, le thyrsé en main, il cherchait à rendre à un monde devenu athée le Dieu qui se donne à connaître au cœur dans une mystique union, et montrait aux hommes, dans une perspective lointaine et indéfinie, mais d'autant plus enchanteresse, le Christ qu'ils avaient rejeté. Chez Schleiermacher, Dieu n'avait été restauré qu'en perdant sa personnalité, de même que Christ, pour remonter sur le trône, avait dû renoncer à toute sorte de prérogatives surnaturelles<sup>1</sup>.

Le Christ du théologien de Berlin est en effet un Christ idéal, et la lecture de Schleiermacher fit perdre

<sup>1</sup> *Essais d'histoire religieuse*, trad. Ritter, p. 225-226, 248-249.

ainsi à Strauss la foi au Christ historique, car il s'aperçut que ce n'était que par une inconséquence qu'on pouvait identifier avec le Jésus historique de Nazareth ce Jésus idéal qui se confondait avec l'idéal religieux de l'humanité. L'œuvre d'incrédulité ainsi commencée fut achevée par l'étude de Hegel. L'engouement qu'inspirait aux jeunes gens le philosophe panthéiste touchait à la folie. Ce qui fut dit à l'occasion de sa mort dépasse l'imagination. Marheinecke et Foster annoncèrent sur sa tombe que les élèves du grand homme rempliraient leur mission et prêcheraient sa doctrine dans tout l'univers. On le compara à Alexandre le Grand et même à Jésus-Christ. Göschel, dans le livre qu'il consacra à *Hegel et son temps*<sup>1</sup>, soutint que l'hégélianisme est le véritable Christianisme, le Christianisme parvenu à la connaissance de soi-même, plus parfait que celui de Jésus. D'autres hégéliens ont considéré leur maître comme un second Messie, dont le premier n'avait été que le précurseur. Ils ont écrit, Eschenmeyer entre autres, que l'idée logique, confuse dans Dieu le père, commença à se débrouiller dans le Christ, et que c'est dans Hegel, inspiré par le Saint-Esprit ou le Saint-Esprit lui-même, qu'elle était parvenue à la conscience d'elle-même! D'autres disciples, comme Michelet de Berlin, voyaient au contraire dans Hegel le puissant génie qui mettait fin au règne du Christianisme. Mais tous, à l'école du chef du panthéisme, arrivaient ainsi, sous une forme ou sous

<sup>1</sup> Berlin, 1832.

une autre, à perdre la foi<sup>1</sup>. Strauss fut un des plus ardents à se pénétrer de ses doctrines. Il lut tout d'abord avec ses amis la *Phénoménologie* et il nous a conservé les impressions que produisit sur lui cette lecture :

Ce livre est, on peut le dire, l'*alpha* et l'*oméga* de l'œuvre de Hegel. C'est là que, montant sur un navire construit de ses propres mains, il est parti pour faire le tour du monde. Plus tard, sa direction a peut-être été plus sûre, mais il a navigué sur de moins vastes mers. Tous les écrits et tous les cours postérieurs de Hegel, sa Logique, sa Philosophie du droit, sa Philosophie de la religion, son Esthétique, son Histoire de la philosophie et sa Philosophie de l'histoire, ne sont que des extraits de la *Phénoménologie*, dont les étonnantes richesses ne se retrouvent dans l'*Encyclopédie* que d'une façon fort incomplète et sous une forme bien moins heureuse... Au point où nous étions arrivés, aucune lecture ne pouvait nous rendre de plus grands services que celle de la *Phénoménologie*. Pendant que l'intelligence y était dressée à la discipline la plus sévère, l'esprit y puisait d'immenses pressentiments; l'imagination y entrevoyait toutes sortes de surprises. L'histoire du monde s'éclairait à nos yeux d'un nouveau jour : l'art, la religion, sous leurs formes les plus diverses, trouvaient leur place dans l'enchaînement général, et nous reconnaissions partout les formes infinies d'un principe qui, produisant et détruisant tour à tour, se manifestait par cela même comme la puissance universelle... Chacun étudiait d'avance pour son propre compte le paragraphe qui devait être, dans la prochaine conférence, lu à haute

<sup>1</sup> Voir E. Schérer, *Revue des deux mondes*, 15 février 1861, p. 814 et suiv.

voix et discuté... Nous avons de rudes efforts à faire pour arriver à tout saisir... La communauté des efforts retrempe le courage de chacun ; le choc des diverses opinions sur le sens des pages discutées produisait la lumière, et ainsi nous avançons lentement mais sûrement<sup>1</sup>.

Strauss avait si bien avancé qu'il ne lui restait plus rien, ni de la foi de son enfance, ni de son mysticisme et de sa crédulité<sup>2</sup>. Il n'en avait pas moins concouru en 1828 pour un prix proposé par la Faculté catholique. Le sujet était la résurrection de la chair. « Je prouvai avec une pleine conviction, d'après l'exégèse et la philosophie naturelle, écrivait-il à son ami Vischer, la résurrection des morts, mais quand j'achevai ma dernière phrase, il était clair pour moi, qu'il n'y avait pas un mot de vrai<sup>3</sup>. » Il présenta néanmoins sa dissertation et il eut le prix *ex æquo* avec un étudiant catholique. En 1831, il voulut même en faire le sujet de sa thèse de doctorat, mais on ne put la retrouver dans les archives. Il avait terminé ses études théologiques pendant l'automne de 1830 et il avait remporté le double prix de prédication et de catéchèse<sup>4</sup>. C'est à ce moment qu'il fut nommé vicaire de Kleiningersheim, près de Ludwigsburg. Il ne croyait plus, mais il n'enseignait pas moins, comme il avait présenté son travail sur la résurrection, quoiqu'il n'y crût point. A son ami Christian Märklin.

<sup>1</sup> *Essais d'histoire religieuse*, p. 254-256.

<sup>2</sup> Hausrath, *D. F. Strauss*, t. I, p. 48.

<sup>3</sup> Hausrath, *D. F. Strauss*, t. I, p. 46.

<sup>4</sup> Ed. Zeller, *D. Frd. Strauss*, p. 28.

hégélien comme lui, devenu vicaire comme lui, mais éprouvant des remords de conscience à prêcher en chaire des dogmes qu'il n'admettait pas, il répondait :

C'est le développement de la théologie qui nous a amenés dans cette étrange situation ; il n'a pas dépendu de nous d'y échapper. Et maintenant quel remède ? Quitter notre position ecclésiastique paraîtrait le moyen le plus simple, mais serait-ce aussi le plus raisonnable et le plus sage ? Ce serait faire comme un prince qui se refuserait à gouverner son pays, parce qu'il ne pourrait pas y introduire le droit naturel ; ce serait dans la vie se tenir sur le terrain de l'absolu et de l'idéal, et non sur celui de l'expérience et de l'histoire<sup>1</sup>.

Ces raisonnements ne réussissaient pas à calmer les scrupules et les inquiétudes de Märklin, mais ils satisfaisaient Strauss. Le système hégélien de l'identité des contraires mettait sa conscience en paix. D'après Hegel, « la religion chrétienne et la philosophie ont le même contenu, seulement la première sous la forme de l'image, la seconde sous la forme de l'idée. » On enseigne la religion au public « sous la forme de l'image, » et on l'interprète pour son propre compte « sous la forme de l'idée<sup>2</sup>. » Strauss prêchait et catéchisait du reste avec succès, pendant qu'il continuait l'étude de Schleiermacher et de la *Phénoménologie* de Hegel. Il se rendit en octobre 1831 à Berlin, pour y faire la connaissance de

<sup>1</sup> Strauss, *Essais d'hist. relig.*, p. 327-328. Voir p. 328-336, la suite des difficultés de Märklin et les réponses de Strauss.

<sup>2</sup> Strauss, *Essais d'histoire religieuse*, p. 325, 328.

ces deux personnages, et c'est là que son esprit acheva de prendre sa direction définitive<sup>1</sup>. Il étudia les leçons de Schleiermacher sur la vie du Sauveur, dans les notes qu'avaient prises les auditeurs de son cours, et l'idée d'écrire lui-même une *Vie de Jésus* commença dès lors à germer dans son esprit<sup>2</sup>. Il était arrivé à l'heure décisive de sa carrière.

Un problème tourmentait en ce moment son esprit. Il acceptait les données de Hegel sur les rapports entre la théologie et la philosophie, mais il ne voyait point d'une manière propre à le satisfaire comment les faits historiques consignés dans les Évangiles devaient s'interpréter d'après son système philosophique. Dieu s'incarne dans l'homme, voilà ce qu'explique très bien Hegel; mais s'est-il incarné dans un homme individuel, dans Jésus de Nazareth, comme il s'incarne dans l'humanité? Cette incarnation que décrit saint Jean n'est-elle pas une forme symbolique de la vérité, non la vérité elle-même? Hegel n'avait pas tranché la question. Ce fut en cherchant à la résoudre que s'élabora confusément dans le cerveau de Strauss un nouveau système, destiné à montrer comment les faits bibliques étaient devenus peu à peu des dogmes, par voie d'évolution; comment ces dogmes avaient été ruinés par la critique et comment ils pouvaient être relevés par la philosophie qui saurait leur donner leur sens véritable. L'histoire de Jésus-Christ étant le fait principal contenu dans l'Écriture, c'é-

<sup>1</sup> Ed. Zeller, *D. Fr. Strauss*, p. 26.

<sup>2</sup> Ed. Zeller, *D. Fr. Strauss*, p. 27. — Voir le jugement de Strauss sur Schleiermacher dans les *Essais d'histoire religieuse*, p. 143-145.

tait par la critique de cette histoire que l'œuvre devait naturellement commencer. A son retour de Berlin, pendant l'été de 1832, Strauss devint répétiteur à l'université de Tubingue. Il commença à y enseigner, avec un succès éclatant, la philosophie de Hegel<sup>1</sup>. En même temps qu'il professait, il composait son grand ouvrage de la *Vie de Jésus*. Ses idées étaient arrêtées. Il y travailla avec une telle ardeur qu'un an après avoir entrepris les travaux préparatoires il avait écrit les quatorze cents pages d'impression qui le composent et achevé le tout, à l'exception de la conclusion<sup>2</sup>. Le premier volume parut pendant l'été, le second pendant l'automne de 1835<sup>3</sup>.

Cette date de 1835 est une date capitale dans l'histoire du rationalisme biblique. Jamais publication littéraire n'a fait plus de bruit que la *Vie de Jésus*, par le scandale qu'elle produisit dans l'Allemagne entière et par les sentiments d'indignation qu'elle souleva chez les âmes chrétiennes, dont la foi était cruellement blessée. Les *Fragments d'un Inconnu* eux-mêmes n'avaient pas suscité une telle tempête. Reimarus ne raisonnait point froidement comme Strauss. Aucun ennemi de la Bible n'avait avant lui montré tant d'audace et tant d'impudeur. La Bible, qui depuis Luther était tout pour les protestants, n'était plus rien pour lui. A ses yeux, les

<sup>1</sup> Ed. Zeller, *D. Fr. Strauss*, p. 29-31. Zeller était alors élève de Strauss.

<sup>2</sup> Ed. Zeller, *D. Fr. Strauss*, p. 31.

<sup>3</sup> *Das Leben Jesu, kritisch bearbeitet*, 2 in-8°. Tubingue, t. I, 1835; t. II, portant la date de 1836. — Seconde édition, 1837; troisième, 1838-1839; enfin quatrième, 1840.



Évangiles qui, pour tous les fidèles contiennent la parole de vie, ne sont plus qu'une collection de mythes, c'est-à-dire de fables. On a beau dire, Jésus-Christ tient encore aujourd'hui, au XIX<sup>e</sup> siècle, une telle place dans le monde que les blasphèmes de Strauss produisirent sur la multitude des âmes une impression plus profonde et plus douloureuse que les plus graves événements politiques. Chacun se sentit personnellement atteint dans ses affections les plus chères. Depuis quelques années, on avait bien soutenu qu'il y avait des mythes dans la Bible, mais personne n'avait encore osé submerger les Évangiles tout entiers dans l'océan des fables; les théologiens de profession s'étaient seuls occupés des attaques de Bauer, de Vater ou de de Wette, mais jusque dans le moindre hameau où se parle la langue allemande arriva l'écho de ces négations impies, d'après lesquelles nous ne savons rien de la vie de notre Sauveur Jésus.

On avait émis auparavant, il est vrai, quelques doutes plus ou moins explicites sur l'authenticité des Évangiles; le surintendant E. F. Vogel, par exemple, dès 1801, avait attaqué saint Jean comme étant en contradiction avec les trois synoptiques<sup>1</sup>; en 1820, un surintendant général de Gotha, Bretschneider, avait accumulé à son tour des *probabilia* contre l'authenticité du dernier Évangile et contre tous les autres écrits du Nouveau Testament attribués à saint Jean<sup>2</sup>; mais ces

<sup>1</sup> E. F. Vogel, *Der Evangelist Johannes und seine Ausleger vor dem jüngsten Gericht*, 1801.

<sup>2</sup> *Probabilia de Evangelii et Epistolarum Joannis Apostoli indole et origine*, 1820. Cf. Hausrath, *Strauss*, t. 1, p. 96-97. C.-Th.

premiers corps n'avaient été que comme des coups d'épée dans l'eau. On croyait encore universellement à l'origine apostolique des biographies canoniques du Sauveur et la vie du fondateur du Christianisme reposait ainsi sur une base historique solide. Strauss, en ébranlant ce fondement, renversait tout l'édifice chrétien: il ne laissait rien debout de ce qu'avait conservé jusqu'alors la théologie protestante<sup>1</sup>. C'était l'hégélien qui tuait le luthérien. Aucun des quatre Évangiles n'est la parole de Dieu<sup>2</sup>. Et ce qui devait le plus irriter contre Strauss ses coreligionnaires, c'est qu'il avait la prétention d'appliquer simplement et logiquement les principes de la Réforme. Il écrivait plus tard :

Le principe d'où est sorti le protestantisme, c'est la libre conviction de l'individu, la ferme volonté de ne se rien faire accroire et de n'admettre comme articles de foi que les suggestions et les résultats de la vie intérieure. Luther

Bretschneider et ses imitateurs ont été réfutés par un grand nombre de théologiens dont on peut voir la liste dans Chassay, *Défense du Christianisme historique*, 3 in-12, Paris, 1851, t. III, p. 412-415.

<sup>1</sup> L'Évangile de S. Jean fut défendu avec tant de force contre Strauss par plusieurs savants, qu'il n'osa plus en nier carrément l'authenticité en 1838. « *Le Commentaire de de Wette et la Vie de Jésus-Christ* de Neander à la main, dit-il dans la *Préface* de sa 3<sup>e</sup> édition, trad. Littré, t. 1, p. 12, j'ai recommencé l'examen du quatrième Évangile; et cette étude renouvelée a ébranlé dans mon esprit la valeur des doutes que j'avais conçus contre l'authenticité de cet Évangile et la créance qu'il mérite... Ce n'est pas que je sois convaincu que le quatrième Évangile est authentique, mais je ne suis plus autant convaincu qu'il ne l'est pas. » Strauss est revenu dans la suite sur cet aveu, qui ruinait son système.

<sup>2</sup> D. Strauss, *Vie de Jésus*, *Introduct.*, § XIII, t. 1, p. 75 et suiv.

croyait au texte, et à la lettre tout entière du texte, s'il le fallait, non parce que l'Église le lui commandait, mais parce que son instinct personnel du vrai, dans lequel il voyait le témoignage du Saint-Esprit, lui assurait la vérité et la divinité du contenu de l'Écriture. Le protestant ne doit donc sa foi à l'Écriture qu'autant que sa conviction personnelle et son sens intérieur, armés aujourd'hui de bien autres ressources, lui donnent la certitude que les récits de l'Écriture sont dignes de foi et ses doctrines conformes à la raison<sup>1</sup>.

Devant de telles déclarations, les théologiens ne pouvaient pas être moins émus que les simples fidèles. « Pendant plusieurs années, presque toute la littérature théologique de l'Allemagne s'occupa exclusivement de la *Vie de Jésus*<sup>2</sup>. » Elle eut du reste ses admirateurs comme ses adversaires. Il s'est trouvé des hommes au delà du Rhin pour proclamer l'œuvre de Strauss « une illumination de génie, une révélation nouvelle<sup>3</sup>. » Elle méritait, en effet, les applaudissements des incrédules et les anathèmes des croyants. L'auteur était un vrai révolutionnaire, rompant en visière à tout le passé et transportant dans le domaine de la théologie la théorie de la négation et du néant. Tous les chrétiens, depuis le commencement, ont vu dans les Évangiles une histoire véridique, contenant des faits surnaturels; les rationalistes sont venus et ils en ont éliminé le miracle,

<sup>1</sup> *Essais d'histoire religieuse*, p. 137.

<sup>2</sup> Ed. Zeller, *D. F. Strauss*, p. 40.

<sup>3</sup> R. Gottschall, *David Strauss*, dans ses *Porträts und Studien*, t. VI, 1876, p. 56.

en prétendant néanmoins sauvegarder le caractère historique du Nouveau Testament; Strauss vient à son tour, il soutient que les rationalistes ont fait fausse route, non moins que les « supernaturalistes » ou partisans du merveilleux; il chasse du récit sacré, non seulement le miracle, mais aussi, si l'on peut dire, l'histoire. On s'amusait à chercher des explications naturelles et puériles des prodiges du Sauveur. Peine perdue, dit Strauss. On se demandait aussi alors quelle avait pu être l'origine des Évangiles. A quoi bon? réplique le jeune théologien. La première question à poser, c'est une question radicale, savoir si nos quatre Évangiles sont dignes de foi. Que nous importe tout le reste, si ce ne sont pas des documents historiques, qui méritent confiance? Il faut donc avant tout examiner leur crédibilité. Ainsi l'authenticité des premiers écrits du Nouveau Testament, jusqu'alors acceptée même par les rationalistes, est audacieusement niée par David Strauss.

Comment fut-il amené à rejeter ainsi l'authenticité des Évangiles? Ce ne fut pas par des raisons critiques, mais par des raisons *a priori*, des raisons philosophiques; il est à propos de le remarquer. Il condamne saint Matthieu, saint Marc, saint Luc et saint Jean; parce qu'il est hégélien. Ces écrivains sacrés rapportent des faits surnaturels et un hégélien comme lui ne peut croire au miracle. D'autres y ont cru avant lui, mais ils sont pour les nouveaux panthéistes un objet de mépris et de dédain. Plusieurs n'y croient plus comme lui, mais leurs explications sont incapables de le satisfaire.